

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 48 (1910)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Douce pénitence  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-206778>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Douce pénitence.** — Un jeune provincial, qui allait prendre femme et qui avait en mains son billet de confession, eut l'idée de retourner vers le prêtre et de lui dire par forme de plaisanterie :

— Vous avez oublié de me donner une pénitence...

— Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez nous marier ? répartit le prêtre.

### DAI NOVAILLES DAO POLE

On nous adresse les lignes suivantes en patois fribourgeois.

Velao-lès-Cucaviès, le 15 dè maô 1910.

Is Aëmi dou *Conteu*,

**O**UN allemand, que vuitivet raulao di lîthès dè tsôu avau ouna coutha desat ein rîseint: *Voilà, chaque tête chaque pignon* (pour opinion). Ne sé paô se vos seraît dè mon *pignon* : mè seimbliet que ill'est un rîd'astère tyè d'ithre incupillî d'ouna balla-mère, ma que nè l'y a onco tyè demi-mâu ce, avui cein, ye ristet po quotiès kurtze d'esprit dè maniganthe dézo le bounet po sè désinreimblâo.

Vos-i bein chur lié dun le limero 38 dou *Conteu* dè sti an possâo, kemein chi manifait de Coque, dè pè Velaô Bouzon, ill'a si à coteau dè voli savei cein que l'y a on couteau dou mondo, yô que li diont le Pôle tot esprè po sè dépètachi dè sa balla-mère, ein la lésseint tota bata sâla (toute seule) per le damont afsétaôye chu sa lyodzetta.

EH bein, mè faut vo dre huè que la poura li, que l'y s'innôdyet à muri. ill'a écrit sta lettra à son bio-fe. La vos aré invouya plie vuto, ma n'est arrevaoye tyè ce derriemeint pè la mâu que l'y a on sié trott du le Pôle tanyè ce; ill'est puchintameint lyein cein, prou chûr on bî kaor d'hâra delé dè Turboa-ein-Biscôme; ne le sè pâo, ma le crèrè onco bén châo.

\*

Le Pôle sti quattro d'octobre 1909.

A Moncheu Coque à Velao-Bonzon.

Mon vaurein dè Bio-fe,

Cré niolu, va ! te n'i djaèmè you bein bon, ma t'aré topari djaèmè cru asse cagne et prou dè taïna po mè trînâo à sti coutset dou mondo et mè pliantâo ce ou mitein d'on pètèri de nèi, lyein dè lot et pri de rein ! Na cein n'est pas dè fêre, ill'estoun' action de fotu quoytain, dè chnapan. Vi-tho, ce n'îret la crainte de Dyû et la poeire dou diabolio, t'invouyeraï totès mès malédiction et t'eind'aré tot dzoa prâ por allao 'na puchinta voerba ein infè; et serî pao zou inque tant malameint damâodzo dè tè betâo ou tsaud po cein que te m'âo lêchia ou frêid : ma tyè ! puisque faut perdenâo...! Quand bein nos-ein zou cotiès tire-bota, tè faut adi mouzoâ que t'âo mariâo ma fille, la balla Fîl, que l'aomat tant et que te trouvet tant galéza. Et pu l'est gaillao pou dè sé marmedjî, dè sè tsercotâo per devant le mondo et les Esquimaux; chutot por di grand persenâodzo kemein no, car, faut tot dre (quand mîmo n'est pao sezeint dè sè gabâo) se Cristof Colom ill' a trovâo l'Amèrie, ill'est adî no dôu que nos-ein inveintâo le Pôle, et nos-ein zou prou mau dè l'acerotehi, chi bougo ! Ma no le tignen puisque chu assétaoye déchu. N'est-the rein cein ? Nom dè la baga !

Ora, ill'espéro que te vindri astou mè rapatriâo. Ein atteindeint tè faut m'invoyî paë la pôusta, ou plie vuto.

On pâo dè pyein les-mio ill'ant di pèrtès kemein le poing ou talon et lesertès sont ti fro. — Ouna sérinetin po mè dèsinnoyf — dou chocolao et dis haôring po mè rînovallâo, quotiès pre-dè-terra avui on bocon dè chérè o dè tsigre (ce n'eind-a adi) po mè retrovao le câ, et pu mon cotillon dè laina et un cornet dè tisanna pè la mau que ill'ai attrappao on lordo coup dè freid

quand, dè benêze et dè dzauiô nos-ein fait le perri-droit (tête en bas, jambes en l'air) chu la lièce ein arreveint, te saô prâ...

Ora, espéro que ma lettra tè trovèret dainche ein atteindeint que le vignet mè rapertchi.

Tantyè ou plièji dè tè reveire, t'imbrausso ou tot fâe.

Ta balla-mère;  
Marianna di sétseron.

P.S. — Tè déri lès novi quand seri réprî.

LOLET A FR.

### La patrie reconnaissante

A la suite d'une initiative, partie entre autres du sein du comité de l'Association de la Presse vaudoise, une assemblée d'amis et d'admirateurs de Edouard Rod, réunie à Nyon, le 5 mars, a décidé d'élèver un monument à la mémoire de l'illustre écrivain, à Nyon, sa ville natale, et de recueillir des souscriptions dans ce but.

Le *Conteur vaudois* se fera un plaisir de transmettre au comité d'initiative les dons qu'on voudra bien lui adresser.

### EN QUÊTE D'UN MARI

**U**N écrivain français dont le pseudonyme « Schoking » cache, dit-on, le nom d'une femme du monde, a tracé un jour ce portrait d'une jeune fille comme il y en a plus qu'on ne pense.

\*

« Vingt-cinq ans; belle comme une statue antique; sotte et vaniteuse, mais douée de la persévérance qui mène à tout. Se soigne, s'adore, s'adore ! Passe des heures entières devant son miroir confident de ses pensées et de ses espérances. Considère avec amour sa beauté dans tous ses détails; compte ses charmes comme l'avare compte ses trésors; confiante en sa force, voit sans inquiétude les années s'accumuler; ses traits réguliers peuvent défier la marche du temps, et si, dans sa première jeunesse, elle n'a pas accroché un mari, dans la seconde elle aura meilleure chance ! A foi dans son étoile; l'essence intellectuelle ne fatiguerà jamais la partie matérielle; ignorante; n'a aucun talent, ne s'occupe absolument que de sa toilette et ne sait pas parler d'autre chose, sa superbe figure exprime l'inintelligence; adore les petits gâteaux, mais n'en mangeraient, si cela dévait lui gâter le teint; prend de temps à autre une purgation pour conserver sa fraîcheur. Elevée dans la médiocrité, elle désire de l'argent; de petite noblesse, elle veut un titre, et en dehors de ces deux choses tout lui est indifférent, mais elle parviendra à se les procurer, car l'Evangile a dit : « Cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert; » a adapté ce précepte aux choses de la terre, et depuis dix ans, cherche et frappe de tous les côtés; a ébauché quantité de petits romans: billets échangés, pieds poussés; mains serrées; baisers derrière une porte, tout cela n'étant que de la menue monnaie, ne diminue que très peu son capital d'innocence.

« D'ailleurs, jamais le cœur n'a entraîné la tête, et ces intrigues superficielles ont toujours été nouées avec des partenaires sérieux. Quand une affaire est manquée, elle dirige immédiatement ses batteries d'un autre côté, et sur le nombre des mises en jeu, il faudra bien qu'il y ait, à la fin, un numéro gagnant.

» Est habillée comme une gravure de mode; retaillée ses jupes et refait ses manches tous les quinze jours; aime passionnément les bijoux, les jais, les broderies !

» Sa chambre est garnie d'étagères; époussète elle-même très proprement ses bibelots; de chaque côté de la cheminée sont accrochés les bouquets de cotillon, trophées chers à sa mémoire ! Au fond du coffret qui renferme ses bagues,

sous le coton, il y a plusieurs mèches de cheveux... Elle brûlera cela quand elle se mariera ! »

### Des garçons, s. v. p.

Un fidèle ami du *Conteur* lui adresse les lignes que voici :

« Réflexion d'une vieille paysanne du Gros-de-Vaud à la lecture du dernier numéro de la *Feuille des Avis officiels* :

— *S'in'est pas praô fè dè bouëbou l'ai ya onna treintanna d'ans qu'on rai ora tant d'ê demandés d'orai déchu la Folhie ?*

(Il ne s'en est pas assez fait de garçons, il y a une trentaine d'années, qu'on voit actuellement tant de demandes d'ouvriers sur la *Feuille*). »

O Temps Tic !

### LE VAINQUEUR DU MONT-BLANC

II

**J**E traversai le grand plateau et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Courmayeur et la vallée d'Aoste, en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc; je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri; mais, au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé et que je me rappelai l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche; mais, arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez !

» Je n'avais pas fait deux cents pas, que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds: j'étais au bord de la grande crevasse, où ils sont morts à trois et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

» — Ah ! je lui dis : Je te connais. Au fait, nous l'avions traversée le matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchais; mais la nuit allait toujours s'épaississant, ma vue se fatiguant de plus en plus, et je ne pus le retrouver: le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que, si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais :

» — Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : « A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat ! »

» Ce n'était pas ce qui me manquait, le courage, mais la force ! L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts intervalles de silence qui interrompaient, de minute en minute, la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Courmayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais; cela me distraisait. C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit, le maudit chien se tut et je retombai dans ce diable de silence